LES Batailles Navales DU SIECLE.

Le combat naval livré devant Santiago ramène l'attention publique sur la guerre maritime, un peu négligée de nos jours, et qui sera peut-être, par suite des rivalités coloniales toujours plus vivaces entre les vieux Etats continentaux, la guerre de l'avenir, la guerre de demain.

Notre siècle, témoin de si cruelles hécatombes, secoué du nord au midi de l'Europe par de si terribles convulsions, est relativement pauvre en faits d'armes sur mer. Il est inférieur sous ce rapport à ses devanciers, qui virent se dérouler le grand duel maritime entre la France et l'Angleterre. Il semble que les peuples aient préféré la terre à l'élément humide pour s'entr'égorger et mourir.

Le sol qui sert de sépulture aux héros en garde mieux aussi la mémoire. Pourquoi? Un champ de carnage où évoluent des bataillons frappe-t-il plus fort l'imagination que la collision—si sanglante soit-elle—de deux escadres ennemies en vue d'une côte lointaine, au fond d'un golfe ignoré? Austerlitz, Wagram, Waterloo, Solférino, Sadowa, Sedan apparaissent au premier plan de nos souvenirs, vivantes images de la guerre. Se rappelle-t-on aussi bien Trafalgar, Navarin, Sinope, Lissa? Le flot qui engloutit et disperse les épaves de la bataille semble recouvrir aussi le renom des combattants et confondre, dans le même flot d'oubli, la gloire des vainqueurs et la détresse des vaincus.

***

Le 20 octobre 1805, l'amiral Villeneuve, qui commandait en chef la flotte franco-espagnole, sortit de la baie de Cadix pour courir sus à l'escadre de Nelson. Vivement ému du reproche de lâcheté que lui avait à tort adressé l'Empereur, l'amiral brûlait de combattre et de venger son honneur de soldat, fût-ce au prix d'un désastre. Ses instructions aux officiers reflétaient cet état d'âme. Elles étaient brèves et simples. Chacun devait se porter au plus fort du danger: "Tout capitaine, avait-il dit, est à son poste s'il est au feu".

Ses forces balançaient à peu près celles de l'ennemi: 33 vaisseaux, 5 frégates et 2 bricks. Sur ce nombre, une dizaine de bâtiments espagnols formant l'escadre de réserve sous les ordres de l'amiral Gravina.

Quelques-uns des ces navires, spécimen de l'ancienne marine du roi Charles III, étaient d'immenses machines de guerre. L'un d'eux, le *Sanctissima-Trinitad*, le plus grand qu'on eût construit en Europe, portait cent quarante canons. Mais le personnel, recruté au hasard, bien que brave, manquait d'habileté professionnelle. En dépit de cette infériorité et de celle, plus grande encore, provenant des vents contraires, l'amiral était résolu de livrer bataille. Il disposa ses vaisseaux en ligne, à la hauteur du cap Trafalgar, et attendit le choc de l'escadre anglaise qui accourait sur lui toutes voiles dehors. Choc terrible. Le *Victory*, vaisseau amiral, flanc contre flanc avec un bâtiment français de moindre tonnage, le *Redoutable*, est criblé de mitraille. Nelson, à son gaillard d'arrière, impassible au milieu du feu, se multiplie, donne des ordres. Tout à coup il s'affaisse, tombe sur ses mains: "Hardy, dit-il à son capitaine de pavillon qui se tenait à ses côtés, les Français en ont fini avec moi."— "Non, pas encore", répondit l'officier.— "Si, je vais mourir." On l'emporte dans sa cabine; il expire.

Sur le *Bucentaure*, qui porte le pavillon de l'amiral français, le carnage est horrible. Enserré dans un cercle de fer et de feu, sa coque béante, ses mâts abattus, sa poupe brisée, le navire est hors d'état de continuer la lutte. Villeneuve, dont la mort ne voulait pas, se rend à discrétion. La plupart des navires français et espagnols succombent l'un après l'autre.

Après six heures de combat, la victoire reste aux Anglais; des deux côtés, les pertes étaient énormes: du côté des Français, dix-sept vaisseaux détruits ou capturés, six à sept mille hommes tués ou blessés; du côté des vainqueurs, presque tous les vaisseaux étaient démâtés, un grand nombre se trouvaient hors de service; ils avaient perdu trois mille matelots et leur illustre chef. Le salut de l'Angleterre était chèrement acheté. L'ennemi ne put même jouir des trophées de sa victoire. La nuit suivante, les navires capturés lui furent ravis par la tempête, qui vint compléter son œuvre de mort.

***

Le hasard, ce maître de la guerre, fit prendre à l'affaire de Navarin, qui devait se borner à une simple démonstration navale, l'importance d'un grand combat. La France, la Russie et l'Angleterre s'étaient mises d'accord pour intervenir en faveur des Grecs. Ce n'était pas la guerre, mais la médiation armée.

Malgré leurs représentations, la flotte d'Ibrahim, partie d'Alexandrie, avait réussi, le 9 septembre 1827, à forcer l'entrée du port de Navarin. Les escadres anglaise, française et russe, fortes chacune de quatre vaisseaux de ligne, quatre frégates et quatre bâtiments légers, entreprirent de l'y bloquer.

Après plusieurs tentatives de sortie demeurées sans résultat, un armistice avait été conclu. Mais les atrocités des Turcs en Morée déterminèrent les alliés à prendre une attitude moins expectante. Le 27 septembre, ils pénétrèrent dans la rade sans être inquiétés par les batteries qui commandaient la passe. L'escadre turco-égytienne, composée de trois vaisseaux de ligne, 16 frégates, 27 grandes corvettes et 27 bricks, était rangée en demi-cercle au fond de la baie, protégée à chaque extrémité par trois brûlots.

Les vaisseaux alliés vinrent mouillier à peu de distance des bâtiments turcs sans que nul mouvement, nul bruit insolite ne trahit de la part de ces derniers quelque sentiment hostile.

Tout à coup une balle partie d'un brûlot turc vient frapper un officier anglais de l'équipage du *Darmouth*.

Celui-ci riposte, des coups de fusils sont échangés. L'amiral anglais dépêche aussitôt un pilote vers le commandant du vaisseau amiral turc pour l'inviter à faire cesser le feu. Le pilote est tué! La frégate française la *Sirène*, portant pavillon de l'amiral de Rigny, vergue à vergue avec la frégate égyptienne l'*Esnina*, reçoit, en réponse à des propositions pacifiques, un boulet qui brise sa poupe. Une formidable bordée relève à l'instant cette insolence et la mêlée devient générale. En un clin d'œil, une épaisse fumée s'étend sur les flots, enveloppant amis et ennemis.

Pendant cinq heures, 110 à 115 bâtiments, serrés les uns contre les autres, se foudroient à bout portant, dans l'obscurité. Quarante navires s'embrasent et font successivement explosion, lançant dans les airs parmi des tourbillons de vapeur et de flammes, vergues, mâtures et canons.

La fureur aveugle des Turcs, bien supérieurs en nombre, n'avait pu triompher de la valeur disciplinée et de la tactique des flottes européennes.

Au soir, il ne restait plus de l'imposante marine égyptienne qu'une vingtaine de petits navires hors d'usage.

Ce désastre coûtait au sultan 6,000 hommes tués et 62 bâtiments. Les alliés ne perdaient pas une chaloupe. Ils ne comptaient que 140 morts et 300 blessés.

La victoire de Navarin consacrait l'inépendance hellénique.

***

Faut-il mettre au rang des grandes batailles navales la destruction de l'escadre turque par les Russes dans la baie de Sinope? Bien qu'il ne soit qu'un incident de campagne, le combat de Sinope mérite une mention particulière en raison des complications terribles qui s'en suivirent. Il fit éclater la guerre de Crimée, au moment même où la diplomatie se flattait de l'avoir conjurée.

La lutte durait depuis cinq mois, circonscrite entre la Turquie et la Russie. L'escadre ottomane, composée de 7 frégates, 3 corvettes et 2 vapeurs, avait quitté le Bosphore sous les ordres d'Osman pacha, à destination de Batoum, qu'elle devait ravitailler.

Forcée par le mauvais temps de relâcher dans le port de Sinope, elle y fut surprise le 30 novembre 1853 par l'amiral Nakhimof, qui croisait dans la mer Noire. Les Russes avaient six vaisseaux de ligne, deux frégates et trois vapeurs. A une heure de l'après-midi, ils ouvrirent contre les vaisseaux turcs, immobiles comme des cibles, un feu si violent qu'avant la nuit l'anéantissement était complet. Ceux qui n'avaient pas sauté avaient coulé à fond, ou brûlaient dispersés sur la côte. Les batteries de la rade étaient démontées. La ville elle-même avait beaucoup souffert.

L'émotion fut immense en Europe et la coalition se forma. "Le coup frappé à Sinope n'a pas atteint la Turquie seule", déclarait M. Drouyn de Lhuys. Trois mois plus tard, les alliés débarquaient en Crimée.

LES FLEURS DU CIDRE.

Le *Bulletin de la Société industrielle de Rouen* publie une étude fort intéressante de M. E. Rigaud sur les maladies du cidre, cette boisson que l'on pourrait nommer "la perpétuelle malade" au grand regret de ceux qui apprécient ses excellentes qualités.

Voici notamment ce que M. Rigaud dit des "fleurs du cidre" fâcheuses fleurs s'il en fut! Elles consistent en des moississures blanches qui se développent et forment une pellicule à la surface des cidres en vidange peu alcooliques, mal préparés et laissés au contact de l'air. Le cryptogame auteur du mal est le *mycoderma vini*, ferment que le microscope fait voir sous formes de globules ovales, présentant à l'intérieur une ou deux vacuoles; ces globules sont d'abord réunis en chapelets bourgeonnants, puis ils se disjoignent et deviennent isolés. Sous leur influence, l'alcool s'oxyde complètement pour se transformer en acide carbonique et en eau

On comprend donc combien il est important de combattre cette maladie, puisque sous son influence les cidres deviennent plats, sans valeur, par suite de la disparition de l'alcool.

Pour remédier au mal il faut écarter le mycoderme et remonter la boisson en alcool et en tanin. On prépare un fût bien propre, rincé avec un verre de bon eau de vie, puis tortement méché; on soutire le cidre malade dans ce fût, ayant soin d'arrêter cette opération avant que les fleurs passent par la cannelle; on ajoute par hectolitre un demi litre d'alcool bon goût à 90° dans lequel on fait dissoudre 10 grammes de tanin pur en poudre. Il faut avoir soin de tenir le fût bien fermé ou de le surmonter d'une bonde hydraulique ou analogue, dont le but est d'empêcher un contact exagéré avec l'air extérieur.

Il y a des personnes qui se coutentent de faire le plein dans le tonneau avec d'autre cidre, de façon a faire déborder et entraîner au dehors les fleurs qui se tiennent à la surface du liquide. D'autres soutirent lentement et avec beaucoup de soin dans un tonneau souffré d'une dimension un peu moindre qu'on remplit jusqu'à la bonde, et que l'on bouche le mieux possible.

Naissance de Piron

Le 9 juillet 1689 naquit à Dijon Alexis Piron. Son père réunissait dans ses mains la lancette d'apothicaire et la harpe du poète, il lègua la lancette au second de ses fils et la harpe au troisième. L'aîné entra dans l'ordre de l'Oratoire.

Alexis Piron eût toute sa vie une existence tourmentée. Copiste d'un financier se disant poète, il abandonna cette place pour faire son droit à Besançon et en revenir avec un titre d'avocat qui ne lui servit jamais. Une production licencieuse, l'*Ode à Priape*, résultat d'un pari et péché de jeunesse, lui donna à cette époque une réputation d'obscénité que ne méritent pas ses autres œuvres.

Arrivé à Paris en 1719, Piron redevint copiste du chevalier de Belle-Isle, mais non pour longtemps. Francisque l'entrepreneur du théâtre de la foire St-Laurent, s'était vu interdire à la requête de la Comédie-Française (1722), la représentation de pièces comportant plus d'un personnage, ce ne fut qu'un jeu pour Piron de lui faire un opéra-comique en 3 actes, *l'Arlequin Deucalion*, qui eut un énorme succès. Pendant une dizaine d'années, Piron fournit ce théâtre et put ainsi gagner sa vie.

C'est en 1725 et sous les auspices de Mlle Quinault qu'il parvint à la Comédie Française avec les *Fils ingrats*, et après y avoir fait représenter quelques tragédies, il y donna la *Métromanie*, son chef-d'œuvre (1738).

Trois ans après, à l'âge de 53 ans, il épousa une femme de 54 ans, Mlle de Bar (Thérèse Quenaudon) qu'il connaissait depuis plus de vingt ans. Elle mourut après dix ans de mariage, et le poète, momentanément tiré de la gêne par son mariage, retomba dans la misère; il rencontra heureusement des protecteurs dévoués et discrets, tels que le marquis de Lassay, le duc de la Vrillière, Maurepas et Mme Geoffrin.

Elu en 1753 à l'Académie, il ne fut pas admis, sur l'opposition de Louis XV, arrêté par le souvenir de l'*Ode à Priape*, mais reçut en dédommagement 1000 livres sur la cassette de Mme de Pompadour. Dans les dernières années de sa vie il devint aveugle, se convertit et traduisit les psaumes de la Pénitence. Il mourut à Paris le 21 janvier 1773.

De Piron, il restera la *Métromanie* qui non seulement contient des vers agréables et même des vers devenus proverbes, mais encore telles situations que ne désavouerait pas un auteur contemporain. Il restera surtout le souvenir de son esprit railleur, mordant et fin, de sa causticité, de ses bons mots à l'emporte-pièce, qui lui valaient autant d'ennemis que d'admirateurs et faisaient peur même à Voltaire.

—LES—

Poules d'Honneur DE L'EPEE.

Nous lisons dans une feuille parisienne, à la date du 27 juin dernier:

Les poules d'honneur de la Société de l'Epée ont été disputées hier.

Dès 2 h. 1/2, les tireurs arrivaient au lycée Carnot où devaient avoir lieu les épreuves. Peu à peu arrivaient les membres du jury et les assistants.

On remarquait notamment M. de La Croix, président de la Société; général Baillod, général Sée, colonel Derué, Fretolet, proviseur du lycée Carnot; Rabier, directeur de l'enseignement secondaire; Rousselot, directeur du collège Rollin, Emile André, Maurice Leudet, Alvarez, Thomeguex, Guignard, Jean Béraud; une quantité de membres de la Société, etc., etc.

A 10 h. 1/2 le commandant Lombard, du génie, représentant le Président de la République, empêché d'assister aux épreuves par les soins que lui impose la crise ministérielle, arrivait et semblait prendre grand intérêt aux assauts.

La poule des juniors et celle des seniors se sont disputées simultanément.

Interrompues par l'heure du déjeuner, elles ont repris à 2 h. 1/2 et la poule des seniors ne s'est terminée qu'à 6 heures. Le jury s'est composé successivement de presque tous les membres de la Société présents.

Voici le détail des épreuves:

Poule de juniors.—Lieutenant de la Bastide (0, 1, 0, 1, 0, 0 : 3); Alibert (1, 0, 1, 0, 0, 0, 0, 0 : 2); Dr Sée (1, 1, 1, 0, 0, 1, 0, 0 : 4); lieutenant F. Sée (1, 0, 0, 0, 0, 0, 0, 1 : 1); comte Collarini (0, 1, 1, 1, 0, 0, 1, 0 : 4); Voulquin (8); Portier (0, 1, 0, 1, 1, 0, 1, 0 : 4); lieutenant Raymond Sée (1, 1, 1, 1, 0, 0, 0, 0 : 4); Hérisson (1, 1, 1, 1, 1, 1, 1, 1 : 8).

Classement: 1. Lieutenant Fernand Sée, gravure offerte par le ministre de l'Instruction publique; 2. Alibert, gravure offerte par le ministre de l'Instruction publique; 3. Lieutenant de la Bastide, carabine offerte par M. Rose; 4. Dr Sée, Comte Collarini, Portier, Lieutenant Raymond Sée. MM. Voulquin et Hérisson ne se sont pas présentés l'après-midi pour la continuation des épreuves.

Poule de seniors.—MM. de Chasseloup-Laubat (0, 1, 0, 0, 1, 0, 0, 0 : 2); Robert (1, 1, 1, 0, 1, 1, 0, 1 : 6); Perrée (1, 0, 0, 0, 1, 1, 0, 0 : 3); Dr de Pradel (1, 0, 1, 1, 1, 0, 1, 0 : 5); Fernand Semelaigne (1, 1, 1, 0, 1, 1, 0, 1 : 6); Lafourcade (0, 0, 0, 1, 0, 1, 1, 0 : 3); Rosé (1, 0, 0, 1, 0, 0, 1, 0 : 3); Laureau (1, 1, 1, 0, 1, 1, 1, 0 : 6); Rabel (1, 0, 1, 0, 1, 1, 1, 1 : 6).

Le premier classement donne donc: 1. Marquis de Chasseloup-Laubat, 2. «ex-œquo» Perrée, Lafourcade, Rosé.

Ces trois derniers tirent entre eux: Lafourcade touche les deux autres; Perrée touche Rosé et le classement définitif est le suivant:

1. Marquis de Chasseloup-Laubat, 2. Lafourcade, 3. Perrée, 4. Rosé, 5. Dr de Pradel, 6. Robert, F. Semelaigne, Laureau et Robel.

Le marquis de Chasseloup gagne la coupe de Sèvres offerte par le Président de la République et une médaille de vermeil, et M. Lafourcade la gravure offerte par le ministre de l'Instruction publique et une médaille d'argent.

Les membres du jury et du Comité, rendant justice au mérite des trois seconds dans la poule des seniors ont décidé, séance tenante, d'accorder à chacun d'eux une médaille d'argent. MM. Perrée et Rosé auront donc chacun une médaille d'argent.

Simple remarque. En faisant le relevé des poules destinées à la Société depuis octobre 1897, on constate que le marquis de Chasseloup-Laubat en a gagné 2, M. Lafourcade 2, M. Perrée 2, M. Rosé aucune, le docteur de Pradel 3, M. Robert 1, M. F. Semelaigne 1, M. Laureau 1, M. Robel 1.

M. Deletang, qui n'avait pas pris part à la poule d'honneur, a été 4 fois vainqueur, et le capitaine de La Falaise, qui n'a pas tiré non plus, en a gagné 3.

Il nous est particulièrement agréable de noter ici les succès du marquis de Chasseloup-Laubat, parce que c'est le petit-fils de notre distingué compatriote, M. Armand Pilié, un des plus habiles tireurs de son époque.

M. Pilié tirait non seulement avec la correction que donnent des années de salle, à bonne école, mais il tirait avec beaucoup de grace, d'élégance. Et la passion des premières années n'est pas éteinte en lui, car encore, chaque matin, il consacre une heure à l'excellent exercice du mur.

MADAGASCAR.

Le général Galliéni s'est embarqué de Tananarive le 5 de ce mois sur le croiseur *La Pérouse*, pour se rendre d'abord à Nossi-Bé, où de grands préparatifs ont été faits pour le recevoir.

Il visitera ensuite tous les nouveaux postes de la côte ouest et sud et débarquera à Fort Dauphin, pour suivre la côte par terre jusqu'à Tamatave.

Un membre de la Chambre des communes a demandé au gouvernement de la reine s'il était exact que le gouverneur général de Madagascar eût envoyé, le 22 avril aux fonctionnaires de son administration, une circulaire leur recommandant de faire tous leurs efforts pour démontrer aux indigènes la supériorité des marchandises françaises sur les anglaises et donner la préférence aux premières.

M. Curzon, le sous-secrétaire anglais pour les affaires étrangères, a confirmé le fait:

Mais il n'est pas, que je sache —a-t-il ajouté—de loi ni de règlement interdisant à l'armée et à la population de faire des achats aux négociants anglais.

Certaines marques de fabrique françaises ont été publiées pour recommander spécialement les articles français; mais je ne crois pas que des marques anglaises aient été publiées avec l'intention opposée.

Je n'ai pas été informé que les autorités françaises aient accordé l'exemption du service militaire et de la corvée pour les indigènes employés comme portefaix par les Français.

Je n'ai pas appris non plus que le nombre des indigènes ait été limité par les autorités pour les nouvelles maisons anglaises établies à Madagascar.

Le gouvernement anglais va charger l'ambassadeur d'Angleterre à Paris de faire au nouveau gouvernement français des représentations au sujet du commerce britannique à Madagascar.

Une nombreuse progéniture.

De tous les princes de l'Europe, celui qui a le plus d'enfants, c'est le duc de Parme. Il en a eu vingt-deux, et il en a dix-huit vivants, neuf de sa première femme, la princesse Marie-Pie, des Deux-Siciles, fille du roi de Naples Ferdinand II, et neuf de sa seconde femme, la princesse Marie-Antonia, fille du roi de Portugal dom Miguel.

De ces dix-huit enfants, dont le dernier est né tout récemment, un seul, l'aîné de tous, est marié: c'est la princesse Marie-Louise, qui a épousé, en 1893, le prince Ferdinand de Bulgarie. L'exemple prolifique du duc de Parme pourrait être médité en France, où l'on se plaint de la dépopulation.

Le duc de Parme a du reste dans les veines le sang français le plus illustre, puisqu'il descend directement, tant par la ligne paternelle que par la ligne maternelle, de saint Louis, de Henri IV et de Louis XIV. La ligne ducale de Parme est un des rameaux de la branche ainée des Bourbons. Arrière-petit-fils de Charles X et d'une princesse de la maison de Savoie, petit fils du duc et de la duchesse de Berry, le duc de Parme eut pour mère Louise de France, cette charmante princesse que sous la Restauration on appelait Mademoiselle. Son aïeul le duc de Berry et son père le duc Charles III ont été tous deux assassinés, et lui-même a été dépossédé de ses Etats en 1859, malgré la haute sagesse dont sa mère avait fait preuve comme régente depuis 1851.

Le duc de Parme a recueilli dans la succession de son oncle la propriété de ce merveilleux et fantastique château de Chambord, dont Victor Hugo a écrit.

C'est beau comme un palais de fées,
C'est grand comme un palais de roi.

Le duc de Parme vient chaque année visiter son château, et les préfets de la République le félicitent de la manière dont l'édifice et la commune sont tenus.

PETITES DEFINITIONS

Amitié.
L'union de deux esprits sous le régime de la communauté.

Boîte aux lettres.
Un estomac qui digère tout.

La Femme.
Une mauvaise doublure, elle déteint sur celui qui l'a sur le dos.

La Mémoire.
Le souffleur de l'intelligence.

La Vanité.
Le rideau de l'ignorance.

Le Devoir.
Un cordial dont l'efficacité se mesure à l'amertume.

Le Bonheur.
Une halte entre deux désillusions.

MOTS POUR RIRE

Oh! les enfants.

—Peigne-moi, petite tante.

—Comment, te peigner! Mais c'est l'affaire de ta bonne, ma chérie; je ne suis pas coiffeuse, moi....

—Alors, pourquoi qu'on dit toujours que tu as coiffé sainte Catherine?

Berlureau rencontre un jeune couple au mariage duquel il a assisté il y a deux ans.

—Pas encore de bébé? demande-t-il après les politesses d'usage.

—Pas encore.

Alors Berlureau, étourdiment:

—Madame non plus!

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

PARTANT

POUR L'AMERIQUE.

Nous lisons dans le "Gaulois":

Un de nos amis, qui par modestie nous prie de taire son nom, nous communique un document assez piquant et auquel le 152e anniversaire de l'indépendance des Etats-Unis, célébré dernièrement, rend de l'actualité. C'est une lettre écrite par un des jeunes officiers compagnons du marquis de La Fayette, à sa fiancée, et datée du 20 juin 1777.

"Ma toute belle,

"Comme vous le savez, j'ai obtenu de mon colonel de suivre en Amérique le marquis Mottier de La Fayette, qui va mettre son épée au service de M. Washington.

"Dans votre dernière lettre vous me reprochez de m'aller exposer à la mort en de lointains climats quand il serait si facile d'attendre que je fusse arrivé au grade de capitaine pour vous épouser, ainsi qu'il était convenu avec Monsieur et Madame votre mère.

"Mais je vous observerai, mon cœur, qu'étant de tout petit état et fort mal accomodé des biens de la terre, je courrais grand risque d'attendre longtemps la double épaulette, tandis qu'allant courir les aventures avec M. de La Fayette j'acquerrai certainement outre de la gloire un avancement des plus prompts. Songez donc que M. de La Fayette qui n'est que capitaine du Royal-dragon, va être nommé général de l'"armée du Nord" dès son débarquement en Amérique. La chose est convenue avec M. Washington.

"Peut-être m'objecterez-vous, ma toute belle, que de La Fayette est marquis, possesseur de plus de deux cent mille livres de rente, mari de Mlle de Noailles, enfin un fort grand seigneur, tandis que je suis, moi, un pauvre compagnon à son vis-à-vis; mais je vous répondrai que tout est relatif et que si un personnage comme notre chef est tout de go gouverneur général, un officier de fortune comme je suis peut bien passer non moins vite, de cornette, capitaine ou même major.

"Etes-vous curieuse de connaître M. de La Fayette? Je vous en puis tracer un petit crayon. C'est un homme assez grand fort maigre, fort pâle de visage, sans poil sur les joues, les lèvres et le menton, ce qui lui épargne les indiscrétions du barbier. Il a les yeux à fleur de tête, bleu de pervenche et le teint blanc comme une jeune fille. Son nez, à vous parler franc pourrait être d'un dessin plus noble, car il est un peu retroussé en pied de marmite, comme celui de votre cousine Hortense....

"M. de La Fayette a la plus belle main du monde et l'air fort aimable, mais non tout à fait d'un grand seigneur, car il y a quelque chose de menu—si vous m'entendez bien dans les façons et dans l'ensemble du corps.

"Son front est aussi un peu fuyant, ce qui nuit à la beauté de ses traits: il monte des mieux à cheval et passe pour danser fort élégamment.

***

"D'aucuns prétendent qu'il est féru d'étranges idées, et que s'il va combattre en Amérique et donner la main à M. Washington, ce n'est pas seulement par haine de l'Angleterre et pour se pousser dans la gloire, mais qu'il a un désir d'établir dans le monde entier une république comme celle que les Américains vont établir chez eux s'ils réussissent à s'affranchir des Anglais.

"Que voilà une bizarre rêverie chez un bon gentilhomme!.. d'autant que M. Washington et tous les siens sont de forts braves gens, mais de simples marchands. Voyez-vous pas des traitants et des maltotiers gouverner tous les Etats de l'Europe! Au reste, peu m'en chault, je pousse ma fortune et vogue la galère!....

"Le plus drôle de tout, c'est que le Roi et la Reine sont ravis de nous voir partir pour donner la main à des républicains.

"Leurs Majestés nous ont tous reçus en grand tralala dans la Galerie des Glaces, au château de Versailles. Jamais je ne les avais vues du si près.

"Le roi est un fort gros homme, mais d'une fort belle tête et d'un air doux et gracieux. Il a le nez courbé, le menton très gras et l'œil tout à fait bienveillant. Il portait un magnifique habit bleu broché d'argent, avec veste de satin blanc brodé de roses, et une épée dont la poignée étincelait de brillants et de rubis; on le dit d'une force qui n'est pas croyable, et quelqu'un l'a vu terrassant un bœuf par les cornes.

"La Reine est belle, moins pourtant que je ne l'aurais cru d'après les on-dit. Il paraît qu'elle est rousse, mais on ne s'en aperçoit qu'à son teint un peu semé, car elle est toujours poudrée à frimas. Ses yeux sont très brillants, mais un peu dédaigneux: elle a aussi le cou trop long; mais c'est une Reine de haut branchage et qui sort de race et qui porte à miracle son long manteau de damas bleu....

"Leurs Majestés nous ont dit des choses tout-à-fait flatteuses.

"—Monsieur, a dit le roi à M. de La Fayette, recevez tous mes compliments et croyez à mes meilleurs souhaits; je suis aise de vous voir partir pour la plus noble des causes, celle de la défense du faible contre le fort. *Macte animo*! que Dieu protège vos efforts et bénisse vos braves compagnons!

"La reine a fait mieux encore, car, attachant un ruban blanc à l'épée de M. de La Fayette, elle lui a dit:

"—Ce sont mes couleurs; monsieur le marquis, je vous les octroie comme à un digne chevalier: gardez-les, je vous prie, lorsque vous combattrez pour les braves citoyens de l'Amérique.

"Nous avions tous les larmes aux yeux, sauf M. de La Fayette et, s'il se faut le dire, il me sembla voir un peu d'ironie en son sourire.

"On nous a dit beaucoup de choses de Leurs Majestés à Versailles. Le roi est menuisier et horloger; il prétend, d'après Jean-Jacques, que chaque homme, si grand fût-il, doit savoir un métier en cas de disgrâce! Comme s'il pouvait advenir qu'un fils de France tombât dans le malheur!

"La Seine s'est fait construire un village de chaume à Trianon. Elle y joue à la meunière, le Roi est meunier et M. le comte de Provence maître d'école. Ce sont amusettes bien innocentes, et pourtant il se trouve à la Cour et à la ville des esprits assez maussades pour les reprocher amèrement à Leurs Majestés...

***

"De retour à Paris, on nous a fêtés d'une merveilleuse façon.

"Il y eut, à l'Opéra, représentation de gala en notre honneur.

"On donnait *Iphigénie en Tauride*, d'un Allemand nommé Glouque. C'est à dormir debout, mais je n'eus garde de le dire de peur de passer pour un rustique.

"Il y avait là quantité de gens de la cour: M. le duc de Noailles, M. le duc d'Ayen, M. le duc de Duras, Mmes d'Anhemar, de Polastron, d'Ecquevilly, de Cerny, de Rupelmonde....

"Je ne me serais point fait idée d'un spectacle aussi éblouissant.

"A chaque instant, on se tournait vers nous pour nous acclamer. De vrai, mon cœur, vous en eussiez pleuré de tendresse.

"C'est le vingt-sixième du présent mois que nous nous embarquons. De grâce, priez pour moi et faites dire des messes. Dieu me garde de vous effrayer, mais il vous faut bien savoir que je courrai des dangers terribles. Outre les Anglais il nous faudra combattre leurs alliés, des Hurons, des Iroquois, des Topinamboux, que sais-je!.... Ces gens ont l'habitude de scalper leurs prisonniers, ce qui est leur enlever la peau du crâne!.... Si l'on en guérit la peau repousse très malaisément et les cheveux jamais.

"Me voyez-vous chauve comme une citrouille, à présent surtout que la mode des perruques commence à passer?.... Peut-être ne voudriez-vous plus de moi. Mais soyez paisible, je vous reviendrai avec tous mes cheveux.... plus heureux que Samson!....

"Mille baisers, mon cœur, et mille caresses, je suis à tout jamais

"Votre

"Chevalier de CAMBOURNAC,

"cornette d'infanterie."

Pour copie conforme:

Mrs. Winslow's Soothing Syrup.

Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS. It SOOTHES the CHILD, SOFTENS the GUMS, ALLAYS all PAIN; CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHŒA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Mrs. Winslow's Soothing Syrup," and take no other kind. Twenty-five cents a bottle.